



SORTIE NATIONALE 8 JUIN 2016

DIAMANT NOIR

le premier long métrage de
ARTHUR HARARI
prix du jury au 8^e Festival
international du film
policier de Beaune 2016

Anvers et contre tous

En très gros plan, un œil grand ouvert s'accapare le plein écran. La pupille frémit d'excitation et se fond au micron près sur un disque en acier, entraîné à quatre mille tours par minute. Dans la petite pièce où vous vous

confondez avec la caméra, tapie dans un angle, deux grands adolescents, Victor assis, rivé à son poste de travail, Joseph debout, juste derrière lui. Chacun d'eux porte une chemise d'une blancheur si éclatante que vous oublierez leurs visages. L'œil exalté décroche du microscope qui le lie au plateau horizontal. Victor ne peut résister à partager son émotion et détourne brusquement sa tête vers l'impatience de son frère. Un quart de seconde impardonnable. Un cri effroyable. Un collier de perles gicle sa fureur rouge sur les chemises immaculées. En un tour de main le disque a happé les doigts de Victor. Générique.

À la vitesse d'un éclair, vous voici acculés au fond des fauteuils que vous avez pourtant loués quelques euros pour vous prémunir contre tout débordement, fauteuils qui refusent obstinément de reculer, ne vous obéissent plus, vous empêchent de fuir.

Ne paniquez pas ! Vous ne connaissez pas votre chance d'être ainsi réveillés en sursaut et expulsés sans ménagement du train-train et des divers encombrements de la journée parce que, dès l'ébranlement du projecteur et tout au long du film, ce qui est dit une fois ne le sera pas deux, jamais. Un premier bon point au réalisateur, qui ne prend pas son spectateur pour un demeuré. Aucun flash-back ne rééditera cette très belle séquence d'ouverture : un film dans le film – d'avant le film – jusque dans l'ultrasophistication quasi onirique de la forme, à l'opposé de l'option réaliste qui prévaut par la suite – deux films, deux époques –.

Ça démarre donc au quart de tour et les informations déboulent de tous les pupitres de l'orchestre. En effet, l'écheveau confectionné par l'araignée stratège Arthur Harari et, de son *Diamant noir*, les combinaisons et les engrenages requièrent dès les premières minutes votre attention absolue et n'autorisent aucune distraction si vous ne voulez pas vous casser les dents sur son scénario d'une invention à des années-lumière du moins battu des sentiers et d'une précision diabolique, qui mériterait un prix Nobel d'horlogerie. L'aficionado du polar, encore tourneboulé par l'amorce, sent tout de suite qu'il y a de la matière, du grain à moudre, du fil à retordre ; il jappe de plaisir et se jette sur l'os pour en ronger les plus délicieux recoins, s'enfourer dans cette corne d'abondance, se délecter de sa moelle savoureuse.

Il y a dix ans, Pier Pierito – sa maman était italienne – a fini par larguer, quelque part dans la Botte, un père gravement perturbé, tombé au fil des ans dans la déglingue totale après faillite de son imprimerie et autres déboires scabreux. Aujourd'hui à Paris, Pier travaille avec Kevin, son seul ami. À leur compte dans le gros-œuvre, ils refont des appartements mais délestent aussi certains

propriétaires de pièces de valeur, sous la houlette de leur fourgue et mentor, Rachid, pigeon noir de mauvais augure.

Lorsque son père, Victor Ulmann, est retrouvé mort dans la rue, Pier reçoit pour seul héritage une lettre qui lui dévoile le traitement que sa riche famille de diamantaires flamands fit subir à Victor.

Les bureaux de la prestigieuse entreprise doivent être rénovés, propose Gabi l'héritier, le cousin de Pier. Celui-ci se confie à Rachid : « Je vais à Anvers. Je veux qu'ils souffrent. » Rachid adoube et enchérit : « Tu vas là-bas pour voir, et pour prendre. »

Ne craignez rien, ne zappez pas ! Gemme trop mes proches, mes commensaux au festin du cinoche, pour dérouler plus loin la pelloche. Et il me reste un vague sédiment de déontologie critique. Quant à l'urgentiste qui vient à l'instant de perturber tout un rang, qu'il ne me remercie pas et veille plutôt à suturer à la Paganini ou à se faire remplacer la prochaine fois ! Chaque film est aussi une question de vie ou de mort * ... et de survie ou d'errance pour le primo-accédant au long métrage.

Les prémices ainsi affreusement raccourcies – du *giallo* du coup de semonce initial à la première bobine de *l'intrigo* ** –, le renard alléché, à peine sa proie saisie, du fromage il en veut l'argent. La langue bien pendue et percluse d'exigences, le susdit aficionado, quel que soit le genre auquel il se shoote, au polar en l'occurrence, a converti sa mâchoire en piège à loup ; il s'installe en salle d'audience armé de toutes les jurisprudences et d'une kyrielle d'attendus. Les étagères de son tribunal croulent sous des amoncellements babéliens de films policiers dont la plupart traînée aux gémonies. Je règle mon pas sur le pas de mon père ***, psalmodie le prévenu, persuadé d'avoir en tous points bien agi – de mon grand-père, rectifie Arthur Harari (l'immense comédien et acteur Clément Harari, décédé en 2008, dont le visage apparaît sous les traits d'Isaac Ulmann, le grand-père de Pier) –. S'il respecte les règles du genre, il peut, au mieux, espérer un sursis à exécution. Quant à la relaxe, ne rêvons pas, elle est réservée aux ténors du barreau, à ceux dont la plaidoirie nous élève au-delà du genre : la dernière en date remonte à la mi-juillet 2015 avec *La isla mínima* du Sévillan Alberto Rodríguez.

Eh bien, quand le train de Pier referme la boucle de **Diamant noir**, le sang de l'aficionado n'a fait qu'un tour. Éberlué, ému, aux anges, l'épitoque herminée en vrac et la toque jetée vers les hauts lambris du plafond – une première de mémoire de procureur –, il s'est levé d'un bond, proclamant l'acquittement pur et simple du primo-délinquant Arthur Harari et – décidément, vous aurez tout vu, ou pas encore, justement – l'invitant à récidiver au plus tôt. Bon sang ne saurait mentir, murmure Clément à l'oreille du dragon.

Il faut avouer que le réalisateur est sacrément roué. À jongler comme il respire avec tous les codes du polar, à densifier son récit sans relâche sur un tempo de balancier en constant crescendo, vous ne pouvez qu'acquiescer, jubiler, adhérer sans retenue. Ce faisant, il vous neutralise mieux qu'un ruban tue-mouches, vous engloutit dans la nasse où il piège ses personnages, vous hisse dans le tragique de leurs destins respectifs, dans ce tragique shakespearien où le destin s'évertue à contrarier les machinations du héros, et finit par triompher. Il vous engloutit et vous hisse. Avec la clarté qui sied aux grands, et une ultime séquence à la hauteur de son ambitieux dessein, aussi imprévisible qu'évidente.

Que je rage de voir clignoter ce satané voyant rouge qui m'alerte, me rappelle à l'ordre et m'interdit de développer ! Un point passionnant, toutefois, qui ne vous échappera pas : l'ingénieuse machinerie du film dont les rouages sont entraînés par un sortilège de miroirs (double activité à Paris, double objectif à Anvers, les deux aînés – Victor et Joseph Ulmann –, les deux pères de substitution pour Pier – le sombre



Arthur et Tom Harari le 23 avril 2016 lors du 3^e Festival des seconds rôles du cinéma, acteurs et techniciens à Audierne-Esquibien.

Rachid et Rick, la « colombe » de Joseph et son « seul ami » –, Pier et Kevin, Pier et Gabi...) « Tous les miroirs ont besoin d'un fond sauf le spectre du diamant. » Sans oublier, à la taille de ce **Diamant noir**, l'aigle à deux têtes **** : Arthur Harari lui-même et Tom, son grand frère, chef opérateur. Véritable magicien, il anoblit le numérique en lui redonnant toute la carnation chromatique du Technicolor des chefs-d'œuvre du film noir qui meublent votre mémoire.

Mais, tout cela ne fonctionnerait pas sans une définition pointilleuse et une évolution contrôlée de la psychologie de chaque personnage. Qu'elles soient blanches ou noires, ou tantôt l'un ou tantôt l'autre, toutes les âmes ici en présence rivalisent de finesse dans leur jeu.

Entre autres, trois acteurs sont magnifiquement habités.

Abdel Hafed Benotman (1960-2015), à qui le film est dédié. Poète, auteur de romans, nouvelles et pièces de théâtre, coscénariste des deux longs métrages *Sur la planche* (Leïla Kilani, 2011) et *Fièvres* (Hicham Ayouch, 2014), acteur à la télévision dans un épisode de *Central nuit* et dans *Le chant des sirènes*, au cinéma en 2001 chez Jacques Doillon (*Carrément à l'ouest*), il interprète Rachid. Certes, les multiples braquages de Benotman, incarcéré pour la première fois à l'âge de seize ans, l'ont conduit à passer un tiers de sa vie derrière les barreaux. Mais il serait erroné de s'y référer au regard de la force dure douce et de l'envoûtement de sa composition. Son chant du cygne illumine **Diamant noir**.



Grande figure du théâtre flamand, Jos Verbist (à droite sur la photo aux côtés d'Arthur Harari) offre sa sincérité à Rick, l'expert et tailleur virtuose au service des Ulmann, la seule lumière du film qu'aucun voile ne ternit. La savante conjugaison de la richesse de ses expressions, de la puissance de son physique et de la souplesse avec laquelle il se meut, incendie l'écran à chaque plan. Une transposition belge et en majesté du Brian Dennehy de Peter Greenaway dans *Le ventre de l'architecte* (1987).

Niels Schneider, vingt-neuf ans, a déjà un beau petit parcours au cinéma. Cette fois en tête d'affiche de **Diamant noir**, le rôle de Pier révèle la vaste étendue de ses capacités. Il ne faut pas être devin pour parier que cette performance connaîtra de beaux lendemains.

En acceptant de se déplacer le samedi 2 avril 2016 au festival de Beaune, Brian De Palma – dont *Pulsions* (1981) et *Blow out* (1982) ressortent dans les cinémas le 22 juin – ne pouvait rêver plus bel hommage que ce brillant **Diamant noir** (1 h 55), primé par le jury que présidait Sandrine Bonnaire.

Le grand prix 2016 quant à lui, attribué à *Man on high heels / Le flic aux talons hauts* (2 h 5) du Sud-Coréen Jin Jang, son onzième long métrage mais le premier à bénéficier en France d'une sortie en salles, apparaîtra sur les écrans le 20 juillet.

à Milène, Morgan, Gaël et tous les Capistes

Le dragon de l'Élorn
(remy.bouguennec@orange.fr)

* Michael Powell / Emeric Pressburger, 1946.

** George Marshall / Vittorio Sala, 1964.

*** Rémi Waterhouse, 1999.

**** Jean Cocteau, 1948.